

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 42. — Samedi, 21 février 1888  
Bureaux : 80, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



NEW-YORK. — Tentative d'assassinat sur O'Donovan Rossa, dans Chambers Street, par Lucille Yseult Dudley.

Z  
honneur  
tes  
l'autres  
fait.  
des des  
mené, pour  
u, lorsque  
médecins  
onia, Mich.  
blis ?  
éri la fai-  
ié-sprait  
owwin, Ed.  
die de  
ri lorsque  
é la crase,  
ody, Mass.  
te ?  
ède le plus  
rocuré au  
oncton, Vt.  
du fote ?  
d'une ma-  
demandais  
ionel  
onale, N.Y.  
s dans  
eille) m'a  
que je ne  
roulais  
ukee, Wis.  
es des  
i de mala-  
que j'eus  
années, le  
méde vant  
West Va-  
pation ?  
es évoua-  
fait l'essai  
libans, Vt.  
aria ?  
teur à tous  
mais fait  
Hero, Vt.  
us de bien  
auto jamais  
at, Oregon.  
oides ?  
radical-  
nt. Le Dr  
ce remède.  
rtown, Pa.  
huma-  
lorsque les  
après que  
th, Maine.  
lades ?  
rie d'une  
plusieurs  
qui en ont  
ien."  
Mothe, Vt.  
maladie  
santé  
ORT  
ang.  
niation.  
ME - 687  
ILLUSTRES  
ères depuis  
eront com-  
Berthiasme  
Bureau :-

## LE MONDE ILLUSTRE.

Montréal, 21 février 1885

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Poésie : A mon bouquet, par Charles d'Arlov. — Le tic, par Guy de Maupassant. — Primes du mois de janvier : Liste des gagnants. — La Porteuse de Pain (suite). — L'innocente. — Bibliographie. — Un conseil par semaine. — Récréations en famille : Enigme, anagramme et rébus. — De partout. — Primes du Monde Illustré.

GRAVURES : New-York ; Tentative d'assassinat sur O'Donovan Rossa, par Lucille Dudley. — Portrait de Lucille Dudley. — La Saint-Valentin. — Gravure du feuilleton. — Rébus.

## ENTRE-NOUS

Comme tous les ans à pareille époque, on n'entend parler que de la question des licences pour vendre ces boissons alcooliques.

Les adversaires se trouvent encore une fois en présence les uns des autres, les partisans de la tempérance absolue et les hôteliers ; les premiers marchant au cri de "l'alcoolisme, voilà l'ennemi," les autres protestant au nom de la liberté du commerce.

Le grand ennemi de notre société est en effet le roi Alcool, roi despote, auquel on obéit aveuglément sitôt qu'on s'enrôle sous sa bannière. C'est un terrible maître dont on devient l'esclave dès qu'on franchit la porte de son palais.

Le roi Alcool est partout ; presque chaque coin de rue lui appartient, il surgit à droite, à gauche, vous présentant le verre rempli de la "rosée des montagnes" (mountain dew), comme disent les Irlandais avec une emphase admirative.

Que le malheureux qui a lutté avec les difficultés de la vie s'affaîsse un jour, fatigué d'un combat sans espoir, se jette entre les bras du roi Alcool et lui demande l'oubli, cela se comprend, Victor Hugo a appelé ce genre d'hommes les *Misérables*.

Mgr Dupanloup, dans son ouvrage sur la *Charité chrétienne*, dit quelque part : "La langue a du inventer un mot pour désigner ces êtres en qui se rencontrent trop souvent le malheur et l'infamie ; ce ne sont plus des malheureux, ce sont des *misérables*, mot douloureux qui se compose de deux termes : l'un qui les dénonce à la police, l'autre qui a encore les réserves de la pitié, mot à moitié judiciaire, à moitié chrétien."

Ces buveurs sont nombreux.

Mais qu'un homme ayant une position, un métier, une profession qui le fait vivre et lui permet d'élever sa famille honorablement, devienne lui aussi un sujet de Sa Majesté Gin ou Whiskey, c'est ce qu'on s'explique plus difficilement, et malheureusement on constate tous les jours que les différences sociales tendent à disparaître pour faire place à l'égalité devant l'ivrognerie.

On boit partout, en haut, en bas ; l'homme se grise, la femme s'enivre et l'enfant même tombe dans l'engrenage qui l'emporte, le brise et rejette une bouillie de chairs informes.

Ne croyez pas que j'exagère, suivez les rapports des cours de justice, et vous verrez tous les matins hommes, femmes et enfants comparaitrent devant les juges.

C'est la moisson de la nuit, mais ce ne sont que ceux qui, tombés dans le ruisseau, n'ont pu regagner leur demeure et ont été forcés de prendre la boue pour lit.

Et pourtant, ce n'est pas au Canada qu'on boit le plus !

\* \* \*

C'est l'empire britannique qui est le pays par excellence des ivrognes.

Le vin et la bière n'ont pas les effets stupéfiants du gin et du whiskey, et c'est pourquoi les sociétés de tempérance sont moins nécessaires en France et en Allemagne que dans les pays anglais.

De plus, sur le continent européen on boit ouvertement, devant tout le monde, et il en résulte une certaine retenue qu'on ne trouve pas ailleurs.

Le gin et le whiskey ont rencontré en Irlande, il y a quarante ans, un terrible adversaire en la personne d'O'Connell. C'est le patriotisme qui l'inspi-

rait, il rêvait le relèvement de son malheureux pays, et il y avait tant d'énergie, tant de vie, tant de puissance dans l'éloquence de cet homme, que l'Irlande sembla ressuscitée un moment.

Le Père Matthews seconna les efforts d'O'Connell, il était le représentant de la tempérance chrétienne comme le grand orateur était celui du patriotisme.

"Irlandais, leur disait-il, en allant de comté en comté, vous avez deux ennemis, l'orgueil anglais et le gin. Le gin est le complice de vos maîtres, il vous livre à leurs mains en obscurcissant votre jugement et en vous jetant dans des violences dont on profite contre votre grand et malheureux pays. Honneur à l'Irlandais qui lèvera la main pour prêter le serment de ne plus boire de liqueurs fermentées ! Honte à l'Irlandais parjure dont la main ne sécherait pas avant de lever vers sa bouche un verre de whiskey ou de gin, plus lourd maintenant à vos consciences que les montagnes de Sleevobogher ou de Kuskanaour."

Cet appel, fait au nom de Dieu et de la Patrie, fut écouté ; on accourait de tous côtés pour prendre la *pledge*.

"Dieu le veut, disaient les Irlandais, et O'Connell le demande."

L'espérance avait remué profondément ces malheureux opprimés, mais cela ne dura pas, plus que l'espérance, c'est-à-dire, hélas ! tant que vécut O'Connell.

Aujourd'hui, tout est à refaire, l'abus des liqueurs fortes a poussé les Irlandais à se servir de la dynamite, et on ne retrouve plus d'O'Connell.

Socialistes, nihilistes, communistes, vous tous qui voulez supprimer les rois et les empereurs, étendez votre œuvre, faites la complète et commencez par faire sauter le roi Alcool.

Celui là disparu, les autres pourront dormir tranquilles.

\* \* \*

Le problème qui nous occupe n'est pas nouveau, les anciens se sont eux-mêmes émus des ravages de l'ivrognerie, et nous voyons les Spartiates forcer leurs ilotes à s'enivrer et les montrer, ignobles et repoussants, à leurs enfants, pour les dégoûter de l'ivresse.

Ce moyen, excellent au temps de Solon, est tout à fait opposé à nos idées chrétiennes et civilisées, aussi a-t-on recours de nos jours à des mesures moins barbares.

Chez nous, on a la loi Scott qui produit des résultats quasi-négatifs, et j'en donne pour preuve l'exemple suivant :

Dernièrement, un des adversaires de cette loi a publié un petit tableau qui porte en lui-même son enseignement. On sait que, dans les comtés où la loi est observée, aucune boisson enivrante ne peut être vendue par les pharmaciens que sur prescription d'un médecin. Or, le même tableau prouve que *trente-trois* bouteilles de whiskey ont été vendues, en un mois, par le même pharmacien, au même acheteur, sur prescriptions du même médecin.

Voilà certes un étrange malade, un médecin très complaisant et un pharmacien bien aveugle.

Vous voyez qu'on peut aisément tourner la loi-remède.

\* \* \*

J'ai lu l'autre jour, dans un journal américain, qu'un membre de la Législature de l'Ohio croit avoir trouvé enfin, sinon le remède de l'ivrognerie, au moins un terme moyen entre la tempérance absolue et l'ivrognerie.

Il admet que l'on boive, mais il demande qu'un hôtelier ne puisse avoir le droit de donner à boire à un homme ou à une femme qui n'est pas porteur d'une licence du gouvernement. Le prix de cette licence serait de cent piastres par an.

C'est le renversement de toutes les idées admises jusqu'à présent, puisque ce n'est pas seulement le débitant qui est taxé, mais chaque consommateur.

Vous entrez (quand je dis vous, c'est une pure hypothèse) dans un hôtel :

— Un verre de gin !

— Montrez-moi votre licence.

Et si le signalement décrit sur le document ne comprend pas au vôtre : pas de gin.

L'idée est originale et mérite au moins un moment d'étude. C'est pourquoi le gouvernement de l'Ohio n'a pas même voulu en entendre parler.

\* \* \*

Puisque chacun a son système, je ne vois pas

pourquoi je n'aurais pas le mien, et bien que je n'ai pas l'idée baroque de croire que s'il est bon il sera adopté, je vous le donne, n'ayant pas cru devoir le faire breveter à Ottawa.

Il est admis que le gouvernement éprouve de grandes difficultés à faire exécuter ses lois et décrets concernant la vente des boissons enivrantes, et c'est pourquoi je propose qu'il ait lui-même le monopole de cette vente.

Toutes les buvettes des hôtels et restaurants seraient tenues par des employés du gouvernement fédéral, qui aurait ainsi le contrôle absolu sur les agissements du roi Alcool.

En France, le gouvernement a bien le monopole de la fabrication et de la vente du tabac, je ne vois donc pas de raison pour ne pas faire pour le whiskey et le gin, ce qui est possible quand il s'agit de la feuille de Jean Nicot.

Enfin, voilà, c'est mon système.

Mais les hôteliers me font déjà mauvaise mine, assez sur ce sujet, je me tais pour que l'on ne m'accuse pas d'être la mouche du coche qui, pendant que l'attelage tire péniblement le char, fatigue tout le monde de son bourdonnement.

\* \* \*

La Saint-Valentin est passée presque inaperçue cette année, c'est-à-dire que le nombre de lettres envoyées à l'occasion du quinze février a été moins considérable que les autres années, et ce à la grande joie des facteurs de la poste.

Les croquis que LE MONDE ILLUSTRE publie aujourd'hui ont été pris d'après nature.

Voyez-vous le vieux célibataire, quelle tête furieuse ; à côté, la fillette, toute heureuse, regarde depuis longtemps les jolies images qu'on lui a envoyées ; mais quoi ! le journaliste chevelu n'a pas été oublié ; la vieille fille non plus, hélas ! et que lui envoiet-on, un cœur percé d'une flèche, pauvre vieux cœur ! Le contraste n'est pas loin, la superbe et gracieuse enfant de dix-huit ans se retourne et voit sa femme de chambre qui vient lui remettre le valentin, désiré peut-être en secret ; l'armée du Soudan est là aussi, puis la servante et enfin notre brave Jean-Baptiste qui a reçu un valentin méchant d'un mauvais farceur.

Sur notre première page est reproduite la scène de la tentative d'assassinat de cet homme terrible qui a déjà fait tant de victimes, et qui a failli lui-même se faire tuer dernièrement ; c'est le fameux dynamitard, le fénién, O'Donovan Rossa.

Mais chut ! parions bas, ce croquemitaine des Anglais pourrait m'entendre !.....

\* \* \*

Je ne suis pas le seul à craindre les dynamitards, et je vous assure que nos députés, à Ottawa, ne sont pas tranquilles pendant qu'ils siègent dans le parlement. Aussi, les ordres les plus sévères ont-ils été donnés aux gardiens, dans la crainte que l'affaire de Londres n'ait un pendant chez nous.

Cette sévérité a même donné lieu, il y a huit jours, à un incident des plus comiques.

Le jour en question, entre chien et loup, un grand gaillard, à mou-tache et cheveux rouge feu, portant un paquet assez volumineux, se présente à la porte d'un des nombreux bureaux du parlement.

Comment avait-il pu pénétrer jusque là ? Mystère !

L'un des gardiens, en l'apercevant, devient plus pâle qu'un linge et crie : à l'aide, au secours ! On se précipite, et le garde, plus mort que vif, montre du doigt l'homme rouge, en bégayant d'une voix que la peur rendait tremblante : dynam.....

On se jette sur le personnage suspect, on lui enlève son paquet, que l'on porte dans un bureau, où on l'ouvre avec mille précautions.

Gare ! tout va sauter !

On trouve six volumes du rapport de la Saint-Jean-Baptiste, par M. P.-P. Charette !.....

Le pseudo-dynamitard était ce brave Corbeil, *wharfinger* du canal Lachine !

On en rit encore là bas !

LÉON LEDIEU.

La vie est une garde ; il faut la monter proprement et la descendre sans tache. — CHARLET.

Rien n'est aussi divers que la beauté des femmes, si ce n'est l'impression qu'elle produit sur nous.

EDMOND ABOUT.

## A MON BOUQUET

—Petit bouquet de violettes,  
Si vite fané,  
Toi, que des lèvres indiscrettes  
N'ont pas profané.  
Ton lierre me dit "espérance,"  
Sur ton vert contour;  
Tandis que tes fleurs en silence  
Me parlent d'amour....

Mais, réponds-moi, qui t'a flétrie,  
Ma fleur au teint bleu ?  
Est-ce sa main qui t'a meurtrie,  
Sa lèvre de feu ?

Petit bouquet qui me viens d'elle,  
Je m'adresse à toi,  
Messager discret et fidèle,  
Pense-t-elle à moi ?

A peine ai-je pu la connaître  
Qu'il me fut partir !  
Mais pour toujours tu dois renaître  
Dans mon souvenir.

CHARLES D'ARLOY.

## LE TIC

Les dîneurs entraient lentement dans la grande salle de l'hôtel et s'asseyaient à leurs places. Les domestiques commencèrent le service tout doucement, pour permettre aux retardataires d'arriver et pour n'avoir point à rapporter les plats ; et les anciens baigneurs, les habitués, ceux dont la saison avançait, regardaient avec intérêt la porte chaque fois qu'elle s'ouvrait, avec le désir de voir paraître de nouveaux visages. C'est là la grande distraction des villes d'eaux. On attend le dîner pour inspecter les arrivés du jour, pour deviner ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils pensent.

Donc, ce soir-là, comme tous les soirs, nous attendions l'entrée de figures inconnues.

Il n'en vint que deux, mais très étranges, un homme et une femme : le père et la fille. Ils me firent l'effet tout de suite de personnages d'Edgar Poe ; et pourtant, il y avait en eux un charme, un charme malheureux ; je me les représentai comme des victimes de la fatalité. L'homme était très grand et maigre, un peu voûté, avec des cheveux tout blancs, trop blancs pour sa physionomie jeune encore ; et il avait dans son allure et dans sa personne quelque chose de grave, cette tenue austère que gardent les protestants.

La fille, âgée peut-être de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, était petite, fort maigre aussi, fort pâle, avec un air las, fatigué, accablé. Elle était assez jolie, cette enfant, d'une beauté diaphane d'apparition ; et elle mangeait avec une extrême lenteur, comme si elle eût été presque incapable de mouvoir ses bras. C'était elle assurément qui venait prendre les eaux.

Ils se trouvèrent en face de moi, de l'autre côté de la table ; et je remarquai immédiatement que le père avait un tic nerveux fort singulier.

Chaque fois qu'il voulait atteindre un objet, sa main décrivait un crochet rapide, une sorte de zigzag affilé, avant de parvenir à toucher ce qu'elle cherchait. Au bout de quelques instants, ce mouvement me fatigua tellement, que je détournais la tête pour ne pas le voir.

Je remarquai aussi que la jeune fille gardait, pour manger, un gant à la main gauche.

\* \* \*

Après dîner, j'allai faire un tour dans le parc de l'établissement thermal. Il faisait très chaud ce soir-là. J'allais de long en large dans l'allée ombreuse, écoutant, sur le mamelon qui domine le parc, la musique du casino jeter ses premières chansons.

Et j'aperçus, venant vers moi d'un pas lent, le père et la fille. Je les saluai, comme on salue dans les villes d'eaux ses compagnons d'hôtels ; et l'homme, s'arrêtant aussitôt, me demanda :

—Ne pourriez-vous, monsieur, nous indiquer une promenade courte, facile et jolie si c'est possible ; et excusez mon indiscretion.

Je m'offris à les conduire au vallon où coule la mince rivière, vallon profond, gorge étroite entre deux grandes pentes, rocheuses et boisées. Ils acceptèrent. Et nous parlâmes, naturellement, de la vertu des eaux.

—Oh, disait-il, ma fille a une étrange maladie, dont on ignore le siège. Elle souffre d'accidents nerveux incompréhensibles. Tantôt on la croit atteinte d'une maladie de cœur, tantôt d'une maladie de foie, tantôt d'une maladie de la moelle épinière. Aujourd'hui, on attribue à l'estomac, qui est la grande chaudière et le grand régulateur du corps, ce mal-Protée aux mille formes et aux mille atteintes. Voilà pourquoi nous sommes ici. Moi je crois plutôt que ce sont les nerfs. En tout cas, c'est bien triste.

Le souvenir me vint aussitôt du tic violent de sa main, et je lui demandai :

—Mais n'est-ce pas là de l'hérédité ? N'avez-vous pas vous-même les nerfs un peu malades ?

Il répondit tranquillement :

—Moi?... Mais non... j'ai toujours eu les nerfs très calmes....

Puis soudain, après un silence, il reprit :

—Ah ! vous faites allusion au spasme de ma main chaque fois que je veux prendre quelque chose ? Cela provient d'une émotion terrible que j'ai eue. Figurez-vous que cette enfant a été enterrée vivante ?

Je ne trouvai rien à dire qu'un "ah !" de surprise et d'émotion.

\* \* \*

Il reprit : Voici l'aventure. Elle est simple. Juliette avait depuis quelque temps de graves accidents au cœur. Nous croyions à une maladie de cet organe, et nous nous attendions à tout.

On la rapporta un jour, froide, inanimée, morte. Elle venait de tomber dans le jardin. Le médecin constata le décès. Je veillai près d'elle un jour et deux nuits ; je la mis moi-même dans le cercueil, que j'accompagnai jusqu'au cimetière, où il fut déposé dans notre caveau de famille. C'était en pleine campagne, en Lorraine.

J'avais voulu qu'elle fût ensevelie avec ses bijoux, bracelets, colliers, bagues, tous cadeaux qu'elle tenait de moi, et avec sa première robe de bal.

Vous devez penser quel était l'état de mon cœur et l'état de mon âme en rentrant chez moi. Je n'avais qu'elle, ma femme étant morte depuis longtemps. Je rentrais seul, à moitié fou, exténué, et je tombai dans mon fauteuil, sans pensée, sans force maintenant pour faire un mouvement. Je n'étais plus qu'une machine douloureuse, vibrante ; mon âme ressemblait à une plaie vive.

Mon vieux valet de chambre, Prosper, qui m'avait aidé à déposer Juliette dans son cercueil, et à la parer pour ce dernier sommeil, entra sans bruit dans ma chambre et demanda :

—Monsieur veut-il prendre quelque chose ?

—Non, laissez-moi.

Et il se retira.

Combien s'écoula-t-il d'heures, je n'en sais rien. Oh ! quelle nuit ! quelle nuit ! Il faisait froid ; mon feu s'était éteint dans la grande cheminée ; et le vent, un vent d'hiver, un vent glacé, un grand vent de plaine gelée heurtait les fenêtres avec un bruit sinistre et régulier.

Combien s'écoula-t-il d'heures ? J'étais là, sans dormir, affaissé, accablé, les yeux ouverts, les jambes allongées, le corps mou, mort, et l'esprit engourdi de désespoir. Tout à coup, la grande cloche de la porte d'entrée, la grande cloche du vestibule, tinta.

J'eus une telle secousse que mon siège craqua sous moi. Le son grave et pesant vibrat dans le château vide comme dans un caveau. Je me retournai pour voir l'heure à mon horloge. Il était deux heures du matin. Qui pouvait venir à cette heure ?

Et brusquement la cloche sonna de nouveau deux coups. Les domestiques, sans doute, n'osaient pas se lever. Je pris une bougie et je descendis. Je faillis demander :

—Qui est là ?

Puis j'eus honte de cette faiblesse ; et je tirai lentement les gros verrous. Mon cœur battait ; j'avais peur. J'ouvris la porte brusquement et j'aperçus dans l'ombre une forme blanche dressée, quelque chose comme un fantôme.

Je reculai, perclus d'angoisse, balbutiant :

—Qui... qui... qui êtes-vous ?

Une voix répondit :

—C'est moi, père.

C'était ma fille. Certes, je me crus fou ; et je m'en allais à reculons devant ce spectre qui entraît ; je m'en allais, faisant de la main, comme pour le chasser, ce geste que vous avez vu tout à l'heure ; ce geste qui ne m'a plus quitté.

## L'apparition reprit :

—N'aie pas peur, papa ; je n'étais pas morte. On a voulu me voler mes bagues, et on m'a coupé un doigt ; le sang s'est mis à couler, et cela m'a ranimée.

Et je m'aperçus, en effet, qu'elle était couverte de sang. Je tombai sur les genoux, étouffant, sanglotant, râlant. Puis, quand j'eus ressaisi un peu ma pensée, tellement éperdu encore que je comprenais mal le bonheur terrible qui m'arrivait, je la fis monter dans ma chambre, je la fis asseoir dans mon fauteuil, puis je sonnai Prosper à coups précipités pour qu'il rallumât le feu, qu'il préparât à boire et allât chercher des secours.

L'homme entra, regarda ma fille, ouvrit la bouche dans un spasme d'épouvante et d'horreur, puis tomba roide mort sur le dos.

C'était lui qui avait ouvert le caveau, qui avait mutilé, puis abandonné mon enfant, car il ne pouvait effacer les traces du vol : il n'avait même pas pris soin de remettre le cercueil dans sa case, sûr d'ailleurs de n'être pas soupçonné par moi, dont il avait toute la confiance.

Vous voyez, monsieur, que nous sommes des gens bien malheureux.

\* \* \*

Il se tut. La nuit était venue, enveloppant le petit vallon solitaire et triste, et une sorte de peur m'étreignait à me sentir auprès de ces êtres étranges, de cette morte revenue et de ce père aux gestes effrayants.

Je ne trouvais rien à dire. Je murmurai :

—Quelle horrible chose !

Puis après une minute j'ajoutai :

—Si nous rentrions ? Il me semble qu'il fait frais.

Et nous retournâmes vers l'hôtel.

GUY DE MAUPASSANT.

## PRIMES DU MOIS DE JANVIER

## LISTE DES GAGNANTS :

Montréal. — William Dépatie, 267, rue Visitation ; Joseph Beausolil, 569, rue Sainte-Catherine ; Arthur Longtin, 2190, rue Notre-Dame ; Dame veuve Roch Bienville (\$50), 99, rue Saint-Maurice ; Charles Dupuis, 62, rue Montcalm ; Joseph A. Gilbert, 138, rue Montcalm ; Dame E. I. Lagrandeur, 26, rue Grant ; Dame C. Picard, 2390, rue Notre-Dame ; Amédée Fontaine, 2588, rue Notre-Dame ; L. P. Hébert, 8, rue du Marais ; Adolphe Rochelleau, 188, rue Dorchester ; P. Lemieux, 2153, rue Notre-Dame ; Dlle Albina Charlebois (\$25), 2145, rue Notre-Dame ; Georges Violletti, 2051, rue Wolfe, Joseph Robillard, 2296, rue Notre-Dame ; J. Contant, 870, rue Sainte-Catherine ; J. S. Alary, 6, rue Saint-Hubert ; Louis Labelle, 197, rue Plessis ; Ladislav Comtois, 164, rue Maisonneuve ; Mlle Angelina Monarque, 16, rue Lamontagne ; E. Prévost, 13, rue Beaudry ; Joseph Sanche, coin des rues Mignonne et Saint-Charles Borromée ; Hormidas Lussier, 412, rue Ontario ; Charles Merrill, 214, rue Sherbrooke ; Eugène Routhier, 467, rue Panet ; Arthur Chartrand, 398, rue Wolfe ; Désiré Bédard, 383, rue Beaudry.

Québec. — Elzéar Vincent, fils, (\$5), 224, rue Saint-Jean ; M. A. Dorval, rue Saint-Joachim ; Jean Baptiste Dugal, 104, rue Arago ; Dame T. Poitras, coin des rues Saint-Luc et Sainte-Anne ; Euchariste Tremblay, 23, rue Bélair, Saint-Roch ; Onézime Gingras, 209, rue Richelieu ; Eiz. Trudel, rue Voltigeur.

Rochester. — Stanislas Campeau (\$2).

Maskinongé. — Moïse Paquin.

Ville Saint-Henri. — Chs. Letourneux, jr., rue Saint-Henri ; Honorius Fichard, 128, rue Saint-Henri.

Sainte-Camégonde. — F. Chartran, 703, rue Albert.

New Glasgow. — P. L. Lafleur (\$15).

Alexandria (Ont.). — Pierre Lacombe.

Sainte-Madeleine. — Louis Fréchette.

Bélair Station. — Samuel Comtois.

Ottawa. — Georges Thompson, 262, rue Water ; F. Loyer, du département de l'Intérieur.

Sainte-Ursule. — M. l'abbé Edouard Béliveau.

Boston (E.-U.). — N. A. Asselin (\$4).

Upton. — Dame F. X. St-George.

Saint-Eustache. — D. A. P. Bélair.

Burlington. — Dame Rémi Chapdelaine.

Saint-Roch de l'Achigan. — Joseph Mercier.

## Chez un barbier grincheux :

Le client. — Attention ! j'ai un petit bouton là... sur le côté... prenez garde à ne pas le couper...

Le barbier, avec ironie. — Vous y tenez donc bien, à ce bouton-là ?





LA SAINT-VALENTIN.

L. A.

## PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE.—(Suite)

VII

Le patron et le contremaître se trouvèrent seuls de nouveau. Jacques était resté debout, la casquette à la main. M. Labroue quitta son bureau, vint à la grande table chargée de dessins et d'épures et dit :

—Ou je me trompe beaucoup, Jacques Garaud, ou j'ai trouvé quelque chose de merveilleux, une fortune !

—Une fortune ! répéta Jacques Garaud, tandis qu'une lueur de cupidité s'allumait dans ses yeux.

—Oui, répondit l'ingénieur.

—Une mécanique nouvelle, alors ?

—Une application nouvelle, du moins ; le perfectionnement d'un système suisse que vous devez connaître. J'ai besoin d'en causer avec vous, Jacques ; vous m'inspirez la plus entière confiance et la plus grande estime. Outre que vous savez à fond votre métier, vous êtes chercheur et de bon conseil.

Le contremaître prit une attitude confuse sous cette pluie d'éloges et voulut balbutier quelques mots. M. Labroue l'interrompit.

—Inutile de faire le modeste, lui dit-il, vous savez aussi bien que moi ce que vous valez. Si je vous apprécie, c'est que vous êtes pour moi un précieux collaborateur. Pour arriver à vous faire une situation semblable à la mienne, il ne vous manque qu'un capital. Ce capital me manquait aussi quand j'ai commencé, ou tout au moins il était insuffisant. Je puis aujourd'hui ce que je ne pouvais alors. Je veux vous intéresser à mon entreprise, et ce sera justice, car une part de la mise au point de vue de mes découvertes vous appartient. J'ai besoin de vous pour mener à bien une dernière invention. Vous étiez dans une fabrique en Suisse avant d'entrer chez moi, m'avez-vous dit.

—Oui, monsieur.

—Vous vous êtes occupé certainement des machines à guillocher qu'on exécute pour l'Amérique ?

—Oui, monsieur. J'ai même perfectionné une machine de précision, qui n'a pas peu contribué à la fortune de mon dernier patron. Mais je me permettrai de vous faire observer que la machine à guillocher a dit son dernier mot.

—Croyez-vous ?

—Elle est arrivée à la perfection absolue.

—Pour les machines à guillocher les surfaces planes, oui.

—Il est impossible de faire des tours capables de guillocher des surfaces arrondies.

—Croyez-vous ? répéta M. Labroue.

—Je le crois d'autant mieux que j'ai tout particulièrement étudié le système.

—Oubliez-vous que le mot *impossible* n'est pas français, Jacques ! répliqua l'ingénieur. Difficile, oui ; impossible, non. C'est une machine à guillocher les contours que j'ai inventée.

Le contremaître ouvrit de grands yeux et fit un geste de surprise.

—Si vous ne vous illusionnez pas, monsieur, dit-il ensuite, vous gagnerez des millions ! On s'arrachera cette mécanique introuvable.

—Je l'ai trouvée, mais, je vous le répète, j'ai

besoin de m'entendre avec vous sur diverses applications de mon système. Je pense comme vous que si la réussite est complète, je réaliserai pour mon fils une grosse fortune. C'est surtout en pensant à lui, à son avenir, que je travaille avec tant de courage ; mais je ne veux pas être égoïste. Je vais vous confier mes plans. Nous les étudierons ensemble, et, si vous n'y trouvez rien à reprendre ou à modifier, vous vous mettrez immédiatement à l'œuvre pour la construction, en ayant grand soin de tenir secrète une découverte qui nous enrichira, et qu'une seule indiscretion permettrait peut-être de me voler.

—Ah ! monsieur, s'écria Jacques, vous pouvez compter sur moi, vous le savez bien.

—Je le sais, et c'est pour cela que je fais de vous, à partir d'aujourd'hui, un collaborateur associé. Sur les bénéfices de la machine à guillocher, je vous donnerai vingt pour cent.

Le feu de la convoitise s'alluma de nouveau dans les prunelles du contremaître.

—Vingt pour cent ! répéta-t-il.

mortellement nos lecteurs. Mais Jacques Garaud les comprenait lui, et certes elles ne l'ennuyaient pas, car l'enthousiasme rayonnait sur son visage et flamboyait dans ses regards.

—C'est admirable, monsieur ! s'écria-t-il, quand l'ingénieur eut achevé, c'est la réalisation de l'impossible !

—Vous croyez alors la réussite probable ?

—Je la regarde comme certaine.

—Eh bien ! ma part de collaboration est faite. La vôtre commence. Mettez-vous à l'œuvre.

—Je m'y mettrai après avoir étudié à tête reposée tous les détails, afin de faire construire les modèles à forger ou à fondre.

—Vous étudierez tout à votre aise, chaque jour vous viendrez dans mon cabinet, et pendant deux ou trois heures je vous donnerai les plans. Je n'ose les laisser sortir d'ici, et nulle précaution ne me paraît inutile. Songez donc qu'un accident suffirait pour anéantir le résultat de deux années de travail. Vous pourriez les perdre, on pourrait vous les voler. C'est la fortune, songez-y !

—Je comprends cela à merveille, dit le contremaître, et je trouve que vous avez bien raison. Je viendrai là, sous vos yeux, faire mes dessins de modèles, et si de petites modifications me paraissent nécessaires, je vous les signalerai.

—C'est convenu. Nous travaillerons ensemble. Jacques, êtes-vous content de l'avenir que je vous prépare ?

—Monsieur, je vous remercie de toute mon âme. Je crois fermement qu'aucun patron n'agirait comme vous le faites, et ma reconnaissance vous est à tout jamais acquise.

—Je n'en doute pas. Maintenant que vous voilà pour ainsi dire mon associé, il faut que vous redoubiez d'activité, de zèle, et que vous vous montriez sévère dans les ateliers. Faites observer à la lettre les règlements de l'usine, et à la moindre infraction, sévissez.

—Dois-je toujours préparer le compte de Vincent et le remettre au caissier ?

—Oui, je persiste à faire un exemple. Veuillez, en sortant, voir si le garçon de bureau est là, et lui dire de m'envoyer madame Fortier.

—Oui, monsieur.

—Dès demain nous commencerons notre travail, n'est-ce pas ?

—A votre heure, monsieur.

—Eh bien ! dès que vous aurez inspecté les travaux du matin.

—A neuf heures, alors.

—De neuf à onze, et l'après-midi de trois à cinq. C'est convenu ainsi.

—Bien, monsieur.

Jacques se retira. Le garçon de bureau n'était pas rentré. Le contremaître alla lui-même à la loge de Jeanne.

—Madame Fortier, lui dit-il, le patron vous demande.

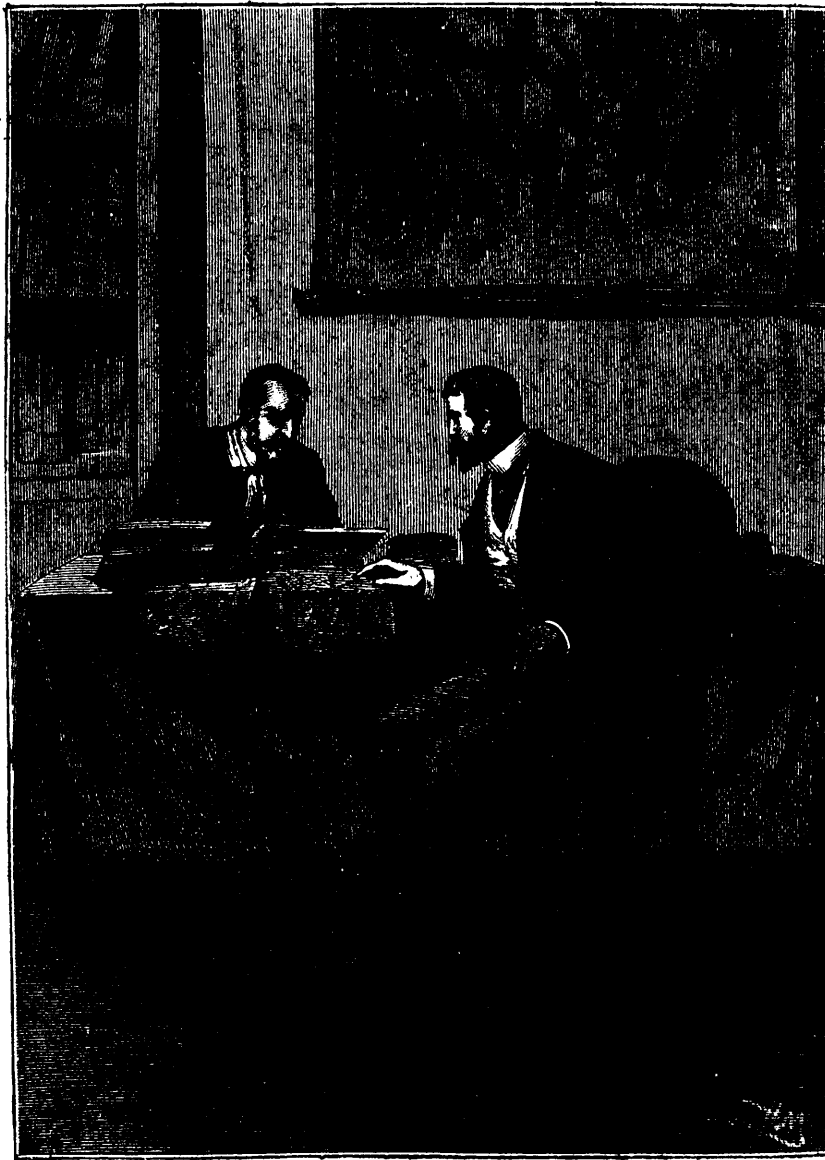
La jeune femme se mit à trembler.

—Il vous a parlé de moi, n'est-ce pas ? balbutia-t-elle avec angoisse.

—Oui. Il va vous gronder sérieusement. Vous le connaissez, il a bon cœur, mais il est parfois brutal. Laissez-le dire sans lui répondre. Une réponse ne ferait que l'animer davantage contre vous. Quoiqu'il arrive, Jeanne Fortier, souvenez-vous de notre causerie de tantôt. Songez que vous avez en moi un ami absolument dévoué.

—Adviene que pourra ! répliqua la jeune veuve. Je n'ai rien fait de mal ; j'ai la conscience tranquille. J'y vais. Mais qui gardera ma loge ?

—Fermez tout bonnement la porte. Votre absence ne sera pas longue. Moi je retourne aux ateliers.



—Voilà le système, dit-il, en touchant du doigt des dessins compliqués. — (Voir page 333, col. 2.)

—Oui, et je porterai cette somme à vingt-cinq pour cent après un chiffre de trois cent mille francs de bénéfices net. Du reste, nous signerons un petit traité qui sauvegardera vos intérêts. Venez voir mon plan.

M. Labroue ouvrit le coffre-fort qui se trouvait de l'autre côté de la fenêtre. Il y prit une cassette qu'il plaça sur la table du milieu, et après l'avoir ouverte à l'aide d'une clef microscopique suspendue à sa chaîne de montre, il en tira des papiers roulés qu'il déroula et étala sur le tapis de drap vert.

—Voilà le système, dit-il en touchant du doigt des dessins compliqués.

Jacques les dévora de ses yeux ardents. L'ingénieur poursuivit :

—Maintenant, je vais vous expliquer tout.

Et il commença en effet des explications en termes techniques dans lesquelles nous nous garderons bien de le suivre, car nous n'arriverions point à les rendre claires, et sans le moindre doute elles ennuieraient

Et le contremaître traversa la cour. Jeanne ferma la porte en laissant dans la loge le petit Georges, et se rendit dans le cabinet du patron.

Jacques sembla préoccupé. Il traversa les ateliers et entra dans une pièce étroite, spécialement affectée à son usage. Là, il se laissa tomber sur une chaise et prit sa tête entre ses mains, comme si le poids de cette tête lui paraissait trop lourd. Pendant quelques minutes, il demeura silencieux, immobile, s'absorbant en lui-même. Tout à coup il se leva et se mit à marcher fiévreusement, de long en large, dans l'étroite pièce, tournant et retournant sur lui-même.

— Certes, murmurait-il, le patron ne se trompe pas ! C'est une fortune ! Ce que je cherche, il l'a trouvé ! Si cette invention m'appartenait, ce ne serait pas cent, deux cent, trois cent mille francs que je gagnerais, mais des millions ! Oui, des millions ! Mais il faudrait de l'argent pour louer des ateliers, pour les utiliser, pour faire construire... Et je n'ai rien !

Après un silence, Jacques poursuivit, en serrant les poings :

— Ah ! la tentation est forte ! Vingt pour cent... vingt pour cent... qu'est-ce que cela, quand je pourrais avoir tout ? Je serais riche alors, et Jeanne ne refuserait plus de m'entendre ! Le patron est irrité contre elle. Je voudrais qu'il la rudoie, qu'il la chasse ! Elle se trouverait sur le pavé, sans ressources pour elle et pour ses deux enfants ! Il lui faudrait bien venir à moi !

## VIII

Le contremaître se tut. Un mauvais sourire errait sur ses lèvres ; une lueur farouche brillait dans ses yeux. Mais au bout de quelques secondes, le sourire disparut, la lueur s'éteignit et Jacques regagna les ateliers ou l'appelait son service.

Jeanne Fortier, en proie à un trouble facile à comprendre, avait franchi le seuil du pavillon où se trouvait le cabinet de M. Labroue. Un pressentiment l'avertissait que de cette entrevue avec le patron de l'usine quelque chose de grave et de funeste allait résulter pour elle. Elle frappa d'une main tremblante.

— Entrez ! cria M. Labroue.

La jeune femme ouvrit la porte, entra, et d'une voix étranglée balbutia :

— Vous m'avez fait demander, monsieur.

— Oui, madame, répondit l'ingénieur d'un ton rude. J'ai besoin de savoir pourquoi vous vous êtes absentée de l'usine, cette après-midi, confiant à une ouvrière la garde de votre loge, ce qui est absolument contraire à la règle établie. Vous occupez un poste de confiance qui exige de son titulaire une surveillance active et une volonté ferme. En vous appelant à ce poste, j'ai été mal inspiré, je le vois.

Jeanne avait une nature fière, susceptible, presque ombrageuse. Les paroles de M. Labroue la blessèrent au vif.

— Monsieur, répliqua-t-elle, si j'ai cru pouvoir quitter ma loge c'était pour les besoins de l'usine. J'allais acheter le combustible nécessaire à l'entretien des lampes de nuit.

— Soit ! Mais rien ne vous empêchait d'attendre la fermeture des ateliers pour faire cette emplette. La personne qui avait quitté son travail afin de vous remplacer n'en impose point aux ouvriers. Il est vrai qu'ils doivent avoir une pauvre idée de votre énergie, de votre respect pour la consigne. Votre faiblesse à l'endroit de Vincent me prouve qu'il est impossible de compter sur vous. Je suis très mécontent. Si sévères que paraissent les ordres donnés par moi, les règlements édictés par moi, je prétends qu'on s'y conforme et non qu'on les commente ! Encore une fois, madame, vous n'êtes point à votre place, et je me suis fourvoyé en faisant de vous la gardienne de l'usine !

Jeanne avait les yeux pleins de larmes.

— Je n'ai point sollicité cet emploi, monsieur, titille avec dignité, vous avez cru devoir me l'offrir pour m'aider à vivre après la mort de mon pauvre mari tué à votre service. J'ai accepté en vous bénissant, car après le coup effroyable qui venait de me frapper, je n'avais que la misère en perspective. Mais si vous regrettez ce que vous avez fait, monsieur, je le regrette encore plus que vous, car vous m'adressez de durs reproches et j'ai la conscience de ne les point mériter.

L'ingénieur fit un haut-le-corps.

— Quoi ! s'écria-t-il, prétendez-vous n'avoir point désobéi aux règlements de la maison ?

— J'ai prié une jeune femme qui travaille à ses pièces de me remplacer pendant une heure. Est-ce

là une faute bien grave ! Le temps que cette jeune femme a perdu lui appartient.

— Vous déplacez la question, répliqua l'ingénieur irrité de se voir tenir tête, c'est à vous et à vous seule qu'a été confiée la garde de l'usine ; donc, pendant les trois heures de travail, vous ne devez dans aucun cas quitter votre poste. Mais, passons ! Vous avez laissé sortir un ouvrier sans autorisation, ce qui est expressément défendu.

— C'est vrai, monsieur, j'ai été faible devant les prières de Vincent, j'ai cédé, j'ai désobéi, mais vous savez pourquoi, monsieur ; à moins d'avoir un cœur de pierre, tout le monde à ma place aurait agi comme j'ai agi, en voyant la douleur de ce pauvre homme.

— Nous ne sommes guère faits pour vivre ensemble, madame Fortier, dit l'ingénieur après un silence, et je le regrette, vous raisonnez trop, et je tiens à l'obéissance passive. Cependant, vous êtes digne d'intérêt...

M. Labroue s'interrompt. Il hésitait encore sur la détermination qu'il allait prendre, l'expulsion immédiate de la jeune femme lui semblait cruelle. Peut-être la leçon que Jeanne Fortier venait de recevoir suffirait-elle pour lui inspirer le respect du règlement.

En ce moment le caissier Ricoux entra dans le cabinet pour soumettre au patron quelques pièces de comptabilité. Jeanne attendit. Son cœur se gonflait de plus en plus. Quelques secondes s'écoulèrent. La vérification opérée, le caissier reprit ses pièces. Il allait sortir, mais ses yeux tombèrent sur la jeune veuve, et lui dit :

— Puisque madame Fortier est là, ayez donc la bonté, monsieur, de lui apprendre, ce qu'elle devrait savoir, qu'il lui est absolument défendu d'introduire du pétrole pour son usage particulier.

M. Labroue bondit.

— Du pétrole ! s'écria-t-il, du pétrole, ici !

— Oui, monsieur, répondit le caissier, madame se sert d'une lampe à huile minérale. J'ai senti hier, auprès de sa loge, l'odeur du pétrole renversé.

— Prétendez-vous ignorer, madame, que ceci constitue une désobéissance formelle, flagrante au règlement ? demanda l'ingénieur furieux.

— Je l'ignorais, monsieur.

— C'est impossible !

— Je ne mens jamais. A quoi me servirait d'eux un mensonge ? Qu'importe un grief de plus ou de moins contre moi ? Je vois bien que la mesure est comble.

— Et vous ne vous trompez point, madame, répliqua M. Labroue, à qui l'incident du pétrole venait de faire prendre une décision rigoureuse. Songez, je vous prie, à vous mettre en quête d'une autre place. À la fin du mois, vous quitterez l'usine.

— Ainsi, balbutia Jeanne qu'étouffaient les sanglots, ce que je prévoyais arrive ! Vous me chassez ! Mon mari a travaillé pour vous de son mieux, en honnête homme qu'il était. Il est mort dans votre maison, tué pour votre service, à son poste, comme un soldat. Que vous importe ? Vous me chassez ! Que deviendrai-je ? que deviendront mes petits enfants ? Peu vous importe encore ! Vous me chassez ! Ah ! tenez, monsieur, prenez garde. Cela ne vous portera bonheur.

M. Labroue, dont nous connaissons le caractère violent, emporté, regarda Jeanne fixement.

— Qu'est-ce à dire demanda-t-il.

— Malheureuse ! s'écria le caissier, c'est une menace !

Jeanne sanglotait.

— Non, monsieur, répondit-elle d'une voix à peine distincte, je ne menace pas, je ne menace personne, j'accepte le malheur qui coup sur coup me frappe, et je garde pour moi mon chagrin. Je fais mal le service que M. Labroue avait cru pouvoir me confier. Tant pis pour moi ! Je suis fautive, j'en dois porter la peine. Je partirai, monsieur, j'espère que le bon Dieu ne m'abandonnera pas. J'espère qu'il me donnera le courage et la force nécessaires pour travailler de mes mains pour élever mes enfants. Monsieur, je n'attendrai pas la fin du mois pour quitter l'usine, je m'en irai dans huit jours. Veuillez vous procurer quelqu'un qui me remplace.

M. Labroue, malgré sa rudesse, se sentait très ému.

— Vous vous trompez absolument, ma pauvre enfant, fit-il avec douceur, je ne vous chasse pas.

— Que faites-vous donc, monsieur ?

— Je m'aperçois que j'ai eu tort de mettre une femme à un poste où de toute nécessité il faut un homme, et vous devez le comprendre.

— Il fallait y penser tout d'abord, monsieur.

— Sans doute, mais mon vif désir de vous être utile m'a empêché de réfléchir. Restez jusqu'à la fin du mois. D'ici là, je vous aurai trouvé une place mieux en rapport avec votre caractère et vos aptitudes.

Jeanne étouffait, en proie à un véritable affolement.

— Non... non... monsieur, bégaya-t-elle, dans huit jours je partirai. Aussi bien, cette maison était un enfer pour moi ; il me semblait marcher dans du sang, au milieu de mes souvenirs lugubres. C'est une maison maudite où mon pauvre mari a trouvé la mort, et où je n'ai trouvé, moi, que des chagrins ! Je partirai.

Et, voilant son visage avec ses deux mains, la jeune veuve s'élança hors du cabinet.

— Pauvre femme ! fit l'ingénieur en la regardant traverser la cour ; je suis désolé vraiment de ce qui arrive. J'ai ravivé toutes ses douleurs. Je ne pouvais cependant pas lui dire que j'étais satisfait quand elle semble prendre à tâche de mériter mes reproches. Certes, elle n'agissait point avec des intentions mauvaises, mais enfin rien ne se passait correctement. Je ne sais où j'avais la tête en lui donnant cette place. Je faisais l'acte d'un fou.

— Vous n'écoutez que votre bon cœur, monsieur, répliqua le caissier d'un ton paletin, en levant les yeux vers le plafond.

— J'accomplissais un devoir. Je payais une dette sacrée... la dette du patron à la veuve de l'ouvrier mort à son service. Je lui trouverai une bonne place auprès de ma sœur. Cela pourra s'arranger sans doute.

— Ah ! monsieur, reprit le caissier Ricoux, prenez garde de trop suivre votre premier mouvement, du moins en cette circonstance.

— Pourquoi donc ?

— Cette femme vous a menacé tout à l'heure.

— Était-ce bien une menace ?

— Positivement. Je n'aime ni ses façons de parler ni son attitude. Souvenez-vous, monsieur, que plus d'une fois déjà vous avez eu à vous repentir de vos généreux entraînements. Cette Jeanne Fortier me fait l'effet de partager sa haine entre vous, qui étiez son bienfaiteur, et la maison où son mari est mort par sa faute ! Prenez garde, monsieur ! c'est parfois un serpent qu'on réchauffe à son foyer !

## IX

— Un serpent qu'on réchauffe à son foyer ! répéta l'ingénieur avec un sourire. Allons, Ricoux, vous exagérez ! Vous voyez les choses trop en noir ! Cette pauvre femme est veuve et mère de famille, son mari est mort à mon service, par suite d'une imprudence de sa part, c'est vrai, mais il n'en est pas moins mort. Je dois faire quelque chose pour elle, et certes je n'y manquerai pas. Si je ne puis la placer auprès de ma sœur, je lui remettrai une somme assez ronde pour lui permettre de vivre en attendant du travail.

Puis, changeant de conversation, M. Labroue ajouta :

— Vous avez établi votre balance ?

— Oui, monsieur, la voici, répondit Ricoux.

Et il tendit à l'ingénieur une feuille de papier sur laquelle étaient tracés des chiffres. M. Labroue y jeta un coup d'œil et dit :

— Sept mille cent vingt-trois francs, trente centimes.

— Oui, monsieur. Je vais vous les apporter.

— Quelle singulière manie que la vôtre, mon cher Ricoux ! Je suis le caissier de mon caissier ! Pourquoi ne gardez-vous pas l'argent dans votre coffre-fort ?

— J'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, monsieur, la responsabilité m'épouvante. Ne couchant pas à l'usine, je ne veux répondre de rien. Si vous étiez volé la nuit, je le déplorerais, mais je n'aurais rien à me reprocher et vous n'auriez rien à me réclamer. Il ne peut résulter, de cela, d'ailleurs, aucun inconvénient si quelque circonstance imprévue vous faisait vous éloigner à l'improviste, puisque j'ai comme vous une clef de votre caisse, dont je me servais au besoin.

— Enfin, vous êtes un original.

— Que voulez-vous, ça me tranquillise.

— Apportez donc les fonds.

Ricoux alla chercher la somme et la remit à M. Labroue, qui la serra dans sa caisse particulière ainsi qu'il le faisait tous les soirs.

On entendit une sonnerie de cloche. Cette son-



nerie annonçait la fermeture des ateliers. Le caissier souhaita le bonsoir à son patron et se retira. Le garçon de bureau vint prendre les ordres.

—Je n'en ai pas à vous donner ce soir, David, lui dit l'ingénieur, vous pouvez partir.

David quitta le cabinet, prit son chapeau dans le couloir et traversa la cour pour gagner la porte de sortie.

Le départ des ouvriers s'achevait; les derniers allaient disparaître. La porte restait ouverte depuis le premier tintement de la cloche jusqu'au moment où les contremaîtres, ayant terminé leur route dans les ateliers, remettaient à Jacques Garaud les feuilles de présence pour le lendemain, feuilles qu'il déposait dans la loge, où le matin les ouvriers devaient se faire pointer en arrivant.

Le garçon de bureau, David, au lieu de sortir de la cour, s'arrêta sur le seuil de la loge.

—Eh bien! quoi, petit Georges, cria-t-il d'une bonne voix joyeuse, on ne vient donc pas dire bonsoir à son camarade, aujourd'hui?

L'enfant apparut.

—Qué que t'as? reprit David, t'a les yeux rouges, mon mignon! Pourquoi tu pleures?

—Maman a du chagrin, reprit l'enfant.

—Du chagrin? répéta le garçon de bureau.

Il avança sa tête dans l'encadrement de la porte et demanda :

—Quoi c'est-il donc qui se passe, m'ame Fortier? Jeanne sanglotait.

—Voyons, dites un peu... qu'est-ce qui vous arrive? De vous voir pleurer comme ça, j'en reste là tout de go, le cœur chaviré.

—Ah! mon pauvre David, balbutia Jeanne en essayant d'étouffer ses sanglots, je suis malheureuse, bien malheureuse, la malchance me poursuit.

—La malchance! qu'est-ce qui vous arrive?

—On me chasse.

—On vous chasse d'ici, vous! s'écria le garçon de bureau atterré par cette nouvelle, c'est pas possible.

—Ce n'est pourtant que trop vrai.

—Ce n'est point M. Labroue qui fait ce coup-là?

—Qui voulez-vous que ce soit?

—Comment, c'est le patron! Ah! par exemple! Et pourquoi? qu'est-ce qu'il a donc à vous reprocher?

Jeanne raconta brièvement les motifs du mécontentement de l'ingénieur.

—Ah! reprit David après avoir écouté, présentement la chose ne m'étonne plus. Le patron est à cheval sur les règlements. On voit qu'il a été officier dans l'armée. Vous avez manqué de respect à ce qu'il aime et qu'il vénère le plus au monde, la consigne; mais faut pas vous faire de chagrin, ça s'arrangera. Vous connaissez le particulier, vif comme la poudre et des fois un tantinet brutal, mais au fond il n'y a pas de plus brave homme que lui! Il ne peut pas vous renvoyer, vous, la veuve de Pierre Fortier. Il ne vous renverra pas!

—Je m'en irai, David! Dans huit jours j'aurai quitté l'usine! répliqua Jeanne amèrement. Mais je l'ai bien dit à M. Labroue, ça ne lui portera point bonheur!

—Tout ça c'est des paroles, m'ame Fortier! Autant en emporte le vent? Je suis certain, moi, que le patron réfléchira, et je parierais bien qu'au moment où je vous parle il regrette ce qu'il a fait.

—Qu'il le regrette ou non, peu m'importe! Je ne l'oublierai pas, moi! je ne l'oublierai jamais!

—Et vous aurez tort! Faut point se monter la tête, faut point s'obstiner. Ça se rabibochera, vous verrez, et vous resterez avec nous. Au revoir, m'ame Fortier. Bonsoir, petiot, embrasse ton camarade.

David tendit les bras à Georges, lui donna deux gros baisers et sortit. Jeanne attendit pour fermer la porte que les feuilles de présence lui eussent été apportées. Dix minutes s'écoulèrent, puis Jacques Garaud parut.

—Voici les feuilles, dit-il en les plaçant sur une tablette, près de la fenêtre. Rien de nouveau?

Le petit Georges vint à lui, lui saisit la main, et à cette question répondit :

—Nous avons bien du chagrin, mon ami Jacques. Nous partons de l'usine.

Le contremaître tressaillit.

—Vous partez de l'usine! s'écria-t-il en regardant la jeune femme qui s'essuyait les yeux.

Jeanne fit un signe de tête affirmatif. Le contremaître reprit :

—Ainsi, ce que je prévoyais, ce que je redoutais est arrivé! Le patron vous a fait des reproches, vous avez répondu, il s'est mis en colère, et...

—Et il m'a chassée! acheva madame Fortier.

—Vous l'avez irrité, certainement.

—Il était brutal. Je me suis révoltée contre des reproches, motivés peut-être, mais qui pouvaient être formulés moins durement. Bref, dans huit jours je quitterai l'usine.

—Dans huit jours!

—Oui. M. Labroue voulait me donner jusqu'à la fin du mois. Je n'ai pas accepté cette aumône.

—Et où irez-vous dans huit jours? demanda Jacques vivement, que ferez-vous?

—Où j'irai? Je ne sais pas. Ce que je ferai? je travaillerai. Il faudra bien que je travaille, et dur, pour gagner mon pain et celui de mes enfants!

—Voyons, Jeanne, il ne faut point aggraver par sa faute une situation déjà bien difficile. Le patron peut revenir sur cette détermination prise dans un premier mouvement.

—Je veux partir.

—Ce n'est pas sérieux!

—Rien au monde n'est plus sérieux! Je vous répète que je veux partir!

—Mais vous trouvez ici la tranquillité, le bien-être relatif.

—Eh bien! je les perdrai, voilà tout. Je les remplacerai par le travail.

—Et moi, Jeanne, je ne vous verrai plus!

—Cela vaudra mieux. Souvenez-vous de ce que je vous disais tantôt. En ne me voyant plus, vous m'oublierez.

—Souvenez-vous de ce que je vous ai répondu: Mon amour, c'est ma vie! Je ne puis pas plus me passer de vous aimer que de respirer! Voyons, Jeanne, je vous en prie, point de coup de tête! Demain, je parlerai au patron, je le supplierai de vous conserver ici.

—M. Garaud, vous ne ferez pas cela, je vous le défends!

—Mais c'est la misère qui vous attend!

—Avec du courage on prend vite l'habitude de la misère, et si peu que je gagnerai, je trouverai moyen de vivre.

—En vous tuant de travail, en détruisant votre santé! Jeanne, vous connaissez mes sentiments pour vous. Je vous répète ce soir ce que je vous disais ce matin: Je vous aime, aimez-moi. Sur ce que j'ai de plus sacré au monde, Jeanne, sur mon honneur, sur l'honneur de ma mère qui est morte, je vous jure que le lendemain du jour où les dix premiers mois de votre veuvage seront finis, vous deviendrez ma femme.

—Mon pauvre Jacques, vous êtes fou! Est-ce que je puis vous apporter en dot ma misère et deux enfants!

—Avec vous, Jeanne, j'aurais le double de courage, le double de force! Avec vous je serais sûr de devenir riche et de le devenir vite.

—Petite maman, dit Georges tout à coup, ne fais pas de chagrin à mon ami Jacques. Il a promis de devenir riche, et quand il sera riche, il me donnera un autre dada, un grand dada de bois, plus beau que celui-ci, n'est-ce pas, mon ami Jacques?

—Oui, mon chéri, oui, tout ce que tu voudras, répondit le contremaître en embrassant Georges.

Puis il poursuivit :

—Jeanne, chère Jeanne, réfléchissez. Ce que je vous propose, c'est la vie, c'est le bonheur pour ces petits êtres que vous aimez, et que j'aimerai, moi, de toutes mes forces.

(La suite au prochain numéro.)

## L'INNOCENTE

Roumanville, le gai et délicat poète provençal, vient de réunir en volume les meilleurs des petits contes provençaux publiés dans les trente années de l'*Armana Provençal*. En voici un qui n'a rien de légendaire et qui peint sur le vif les illusions de certains parents.

« Une mère en courroux va trouver monsieur le curé.

—Monsieur le curé, c'est une abomination! votre vicaire vient encore d'expulser du catéchisme ma fille Claire... elle court sur ses quatorze ans et elle ne fera pas sa première communion... une si brave fille!

—Et pourquoi?

—Sous prétexte qu'à quatorze ans elle ne sait pas encore faire le signe de la croix.

—Oh!...

—Que voulez-vous? La pauvre innocente n'en peut mais... Tous gauchers de père en fils, dans la famille de mon mari!

—Pas possible!

—Un ange, monsieur le curé, un ange! Il est vrai que, vendredi, elle a fait gras!...

—Oh!...

—Que voulez-vous! un reste de petit salé qu'il ne fallait pas laisser perdre... oh! la brave fille! Je conviens que, dimanche, elle a manqué la messe....

—Oh!...

—Mais, pécaïre! ce n'était pas sa faute, la brave fille! Je l'avais enfermée parce qu'elle m'avait volé quelque sous...

—Oh!...

—Et, comme elle est très gourmande, je ne voulais pas qu'elle allât les manger chez le pâtissier... Ah! m'a-t-elle assez égratignée! Pourtant, elle a fini par m'obéir... un ange! D'ailleurs elle avait une main empaquetée... Pendant que je faisais les lits, elle tira la viande de la marmite...

—Oh!

—Elle s'ébouillanta, la pauvre innocente! Et telle fut sa rage qu'au moment où je descendis elle jurait et sacrait à ce point que les m... et les b... de son père ne sont rien en comparaison.

—Oh! oh! miséricorde!

—J'en reste là, monsieur le curé! Je vous l'enverrai; vous la confesserez, et, si cette brave enfant avait commis quelque gros péché, vous me le direz; j'y mettrai bon ordre.....»

## BIBLIOGRAPHIE

Almanach des sociétés Saint-Jean-Baptiste du Canada et des Etats-Unis pour l'année 1885. 1 volume in-12 de 128 pages. J.-B. Rolland et fils, éditeurs, à Montréal. Prix: 15 cents.

Nous venons de recevoir de MM. J.-B. Rolland et fils, un très intéressant volume portant le titre plus haut mentionné, et que nous recommandons à nos lecteurs.

Cet almanach est en vente chez les éditeurs, chez les libraires et marchands de journaux.

## UN CONSEIL PAR SEMAINE

Le tabac, par la chaleur de la fumée, sa réaction acide et les pipes de terre à tuyau trop court gâtent complètement les dents. Vous ferez donc bien, si vous fumez le cigare ou la cigarette, de vous servir d'un porte-cigare ou d'un porte-cigarette; si vous fumez la pipe, prenez une pipe à long tuyau et rincez-vous très souvent la bouche.

Il est vrai qu'il serait préférable, pour conserver les dents bien blanches, de ne pas fumer du tout; mais l'homme renonce si difficilement à ses vices, à ses habitudes, qu'il vaut mieux lui indiquer les moyens d'en atténuer les fâcheux effets que de chercher à l'enrayer radicalement, ce qui est à peu près impossible.

## RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

### No. 51.—ÉNIGME

Pour aller me trouver il faut plus que des pieds,  
Et souvent en chemin on dit sa patenôte;  
Mon Tout est séparé d'une de ses moitiés,  
La moitié de mon tout sert à mesurer l'autre.

### No. 52.—ANAGRAMME—DEVINETTE

Convertir les mots suivants en le nom d'un célèbre littérateur français :

AH! PARLE.

SOLUTIONS :

No. 48.—Le mot est : Or.

No. 49.—Le mot est : Pas-sage.

No. 50.

Blancs.

1 F 2e D  
2 D 5e D, échec et mat.

Noirs.

1 R pr. C

2 C 4e F D, échec et mat.

Si : 1 R 5e F ou 3e D

2 C pr. P, échec et mat.

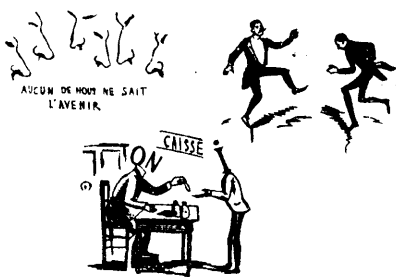
Si : 1 R 3e F

## ONT DEVINE :

Problèmes.—Dame Calixte Roy, Côte-des-Neiges; Esculape, New-York.



RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Que serait le monde si l'on n'avait pas la justice.

DE PARTOUT

—Le fils aîné du prince de Galles a atteint sa 21<sup>me</sup> année.

—Les roses se vendent \$2 pièce à New-York.

—Il y a à Boston plus de 37 millionnaires.

—Le service civil en Angleterre comprend 3,260 femmes.

—Il y a à Londres 129,000 pauvres, dont 10,700 surveillés par la police.

—La misère est grande à Chicago ; 1,800 familles sont absolument sans ressources.

—L'armée française au Tonkin, avec les soldats anamites, est composée de 40,000 hommes.

—Une nouvelle machine, qui fabrique 2,000 épingles par minute, vient d'être inventée.

ON demande des agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des États-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.

J.-B.-P. BEAUREGARD, tailleur, de Paris, 1776, rue Notre-Dame (vis-à-vis S. Carsley), Montréal. — Tweeds anglais, français et écossais toujours en mains. — Solidité dans le travail, le bon goût, l'exactitude. Bonnes marchandises. Prix modérés.

RESTAURANT DU GRAND VATEL, 50, rue Saint-Jacques, Montréal. A. LAURIN Propriétaire.

E.-A. NIGHTINGALE, MARCHAND DE THÉ ET DE CAFÉ, No. 143, rue Saint-Laurent, entre les rues Lagachetière et Dorchester, Montréal.

FUMEZ LE CIGARE FLOR DE VECI

Le meilleur CIGARE détaillé à CINQ CENTS. La marque est sur le cigare, en lettres bronzées : "Factory No. 18." Evitez les contrefaçons. C. O. LACROIX, 21, rue Mystérieuse, Montréal.

COURS DE DICTION ET DE DECLAMATION

Le professeur PARAGE prévient le public qu'il délivre ses cartes de cachet à son domicile, 142, rue St-Denis (carré St-Jacques), chaque soir, de quatre heures à huit heures. Le prix des leçons est de \$6 par mois pour douze leçons publiques, et de \$10 pour vingt leçons, dont huit particulières. Néanmoins, le professeur Parage prendra à moitié prix les élèves qui, hommes ou dames, à première audition, lui sembleront capables de paraître sur la scène, son but étant de former les élèves à une élocution correcte et sûre, en leur donnant l'habitude de la parole et la hardiesse de la rampe par des représentations mensuelles et publiques. Un répétiteur spécial est attaché aux cours particuliers. Les parents peuvent assister à tous les cours avec une carte d'admission.

DR. H. E. DESROSIERS, 70 RUE ST. DENIS, MONTRÉAL.

DR. J. LEROUX, 2445, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

N. GOYETTE, BOUCHER, MARCHE D'HOCHELAGA, Eaux 1 et 3.

CHARLES DAVID, MAGASIN DE CHAUSSURES, 565, RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins. No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

13182

FLEISCHMANN & Cie.

PRIMES

OFFERTES CHAQUE MOIS PAR

Le Monde Illustré

1 <sup>re</sup> Prime	- - -	\$50
2 <sup>me</sup> "	- - -	25
3 <sup>me</sup> "	- - -	15
4 <sup>me</sup> "	- - -	10
5 <sup>me</sup> "	- - -	5
6 <sup>me</sup> "	- - -	4
7 <sup>me</sup> "	- - -	3
8 <sup>me</sup> "	- - -	2
86 Primes, à \$1	- - -	86

94 Primes. \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LEVAIN PUR, SANS PREPARATION,

A VENDRE PARTOUT.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

MATHIEU & GAGNON MARCHANDISES DE NOUVEAUTES. En gros et en détail, 105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

ED. FRANCONY, 37, Avenue d'Orléans, Paris

COLLABORANT dans trois grands journaux de Paris, désirerait, pour utiliser ses moments de loisir, représenter quelques maisons sérieuses du Canada, soit pour l'achat, soit pour la vente des marchandises de toutes sortes et de toutes provenances.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie GEBHARDT-BERTHIAUME, No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montreal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai. Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factures imprimés promptement et à bas prix. TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

JOUISSEZ De la Santé et du Bonheur COMMENT ? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins ? "Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit." M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich. Vos nerfs sont-ils affaiblis ? "Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ? "Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang." Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ? "Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat." Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie ? "Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir." Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationale, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ? "Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit." C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins ? "Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte." Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ? "Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans." Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ? "Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage dans ma pratique." Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ? "Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage." Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides ? "Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède." G. H. Horet, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ? "Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans." Eibridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ? "Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien." Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé Faites usage du

KIDNEY-WORT Le Purificateur du Sang.

DUHAMEL & LEMIEUX, Encanteurs et marchands à commission. 527 - RUE SAINTE-CATHERINE - 527 MONTREAL.

L'administration du "MONDE ILLUSTRÉ" est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

Le MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-propriétaires. Bureau : Rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.